

LES PREMIÈRES PHRASES DE PROCHAINS CHAPITRES

Quelle était la nature de l'objet donné par Frolich à son ami Calao, lors de leur courte entrevue dans le premier souterrain des monts Roua ?

C'était une lettre, une proposition d'affaire.

La décision à prendre à son sujet est ardue, car le bandit est encore indécis. Le papier qu'il tient en main accuse de fréquents contacts, des études réitérées. Al Boukra est absorbé, il laisse échapper quelques bribes de phrases que nous nous empressons de sténographier.

— Cinquante mille francs par certificats officiels de décès... Beau chiffre, affaire délicate... plus claire du tout... Pourquoi la somme n'est-elle pas offerte par tête, c'était plus simple... plus sûr... Certificats officiels... autorités... à la côte seulement, ici pas possible... A la côte ? gens de justice... pièges... échafaud... mauvaise affaire.

« Chiffre mérite réflexion... deux cent cinquante mille francs... hem !... »

— Frolich me met le marché en main... pourquoi ne le fait-il pas lui-même ? c'est drôle. Comment a-t-il fait la connaissance de ce Panthère, car c'est ce dernier qui paye... c'est clair. A qui en veut-il, à un ou à tous ? Pourquoi dépenser cinq fois ce qu'il faudrait... Est-ce un ennemi d'Henri, de Catherine ou des autres ? Pourquoi à tous et pas à un seul ? Pas clair, scabreux!!!

« Plus j'y pense, plus je reste convaincu que l'on me tend un traquenard, on cherche à me faire conduire Catherine et les autres à la côte où l'on m'attendra d'une façon peu amicale. Ce plan est inepte.

« Ce Panthère est riche... cela me paraît prouvé. Je le ferai chanter. Qui est-il ? La question vaut étude. Attendons. Il viendra se faire prendre à ses propres filets. Rien brusquer... S'il est sincère dans sa proposition... belle affaire... magnifique affaire... Pas tuer la poule aux œufs d'or. »

Le bandit resta quelques instants encore pensif et absorbé, puis il vaqua à ses occupations quotidiennes...

Ce Panthère ou la Panthère a disparu au moment de la séance des négriers ; nous le retrouvons dans la forêt.

Le nègre Nhara l'accompagne, il veille. Le lieu où ils sont est peu sûr. Des rugissements grondent dans les fourrés. « Le seigneur à la grosse tête demande son tribut journalier. »

Panthère est assis, une carte est dépliée sur ses genoux ; il étudie son chemin. Il parle à mi-voix :

— Louala n'est point officiellement indiqué. Puis-je me fier entièrement aux indications de ce Frolich. Ces tracés ne sont sans doute pas d'une précision mathématique, mais suffisent néanmoins à me diriger.

« Calao a suivi, jusqu'aux monts Roua, le dixième parallèle sud, il va légèrement incliner vers le nord. Je ne puis marcher dans ses pas et cependant je dois aller où il va. En continuant la route en ligne droite j'irai longer la rive nord du Lohemba, il serait préférable d'atteindre la pointe sud du lac Kassali. Entre ces deux points il y a environ cent soixante-quinze kilomètres. C'est une route trop large pour aller droit au but. Il faudrait pouvoir me diriger exactement vers le confluent des rivières Loubouri et Loualaba et de là atteindre le Loumani. Une grande difficulté se présente ici. Au delà de la Louapoula tous les cours d'eau tracent des lignes pour ainsi dire perpendiculaires à l'océan Indien ; mais depuis les monts Roua le versant incline uniformément vers le nord : c'est le bassin est du Congo. Je ne puis plus suivre les rives d'un fleuve, je dois le traverser perpendiculairement, au risque de m'égarer promptement. Le moyen le plus pratique est donc bien celui que j'ai choisi : gagner le plus rapidement possible les villages souterrains du nord de la province de Katanga, aux environs de la rivière Louvivi, de préférence N'hana ou Khouamba que mon nègre dit connaître spécialement, et où il trouvera, il croit pouvoir en répondre un guide sûr et intelligent.

« Mon plan tracé, restent les imprévus qui, dans un pays comme celui-ci, sont souvent funestes. A chaque pas je rencontre buffles, zèbres, antilopes et gibier de toute espèce, mais à tout instant aussi je dois me dérober aux grands carnassiers.

Jusqu'ici, voyageant à côté de Frolich, protégé par ses hommes et sa grande habitude du pays, j'ai pu éviter tout désagrément au sujet du droit de passage et autres complications dangereuses avec les indigènes. En sera-t-il de même plus loin ?

« Je marche, à l'aventure, sur un terrain dangereux, guidé par des indications approximatives. Ma conduite dépend d'une infinité d'éventualités ! Que fera Calao ? Croira-t-il à la sincérité de mes propositions ? ne voudra-t-il pas y voir autre chose que ce qu'elles contiennent ?

Aura-t-il confiance ? se défilera-t-il ? ne cherchera-t-il pas à découvrir le but que je vise ? ne voudra-t-il pas me pressurer ? Mes propositions ne seront-elles pas contre-balancées par des intérêts plus puissants, plus urgents ? Telles sont les questions qui, comme autant d'abîmes et d'obstacles, se dressent devant moi. Tout raisonnement est oiseux ; il faut agir, être prêt à tout et toujours. En route donc ! » acheva-t-il en se disposant à partir.

Le chameau est un excellent marcheur : non que sa course soit d'une rapidité excessive, mais parce qu'il va longtemps, d'un pas uniformément accéléré. Il parcourt jusqu'à deux cents kilomètres dans une journée. Une croyance légendaire dit qu'il reste sept jours sans manger ; rien n'est moins vrai. Il mange à toute heure du jour et de la nuit, en marche et au repos. Une particularité : il boit au delà de ses besoins, jusqu'à se nuire ; aussi faut-il le surveiller de très près lorsqu'on le conduit à l'abreuvoir. Il peut rester jusqu'à sept jours sans boire. Il conserve une provision d'eau dans ses sept estomacs.

On distingue généralement deux espèces de chameaux : l'un à deux bosses, nommé chameau, et l'autre à une bosse, le dromadaire, mot signifiant coureur.

Il convient de diviser les dromadaires en deux catégories : le brun et le blanc. Le brun est très mauvais coureur, mais bon porteur de bagages ; le blanc court vite, mais ne peut transporter de fardeaux.

Tous ces détails, ainsi que tous ceux de notre récit, ont leur importance au point de vue du drame. Le lecteur qui les ignorerait, se trouverait souvent dans l'impossibilité de comprendre l'enchaînement des faits.

Panthère s'était mis en route. Il pressait sa monture de la voix et du fouet. Avant la nuit, il fut en vue des montagnes cavernueuses.

Nhara était natif du pays. Enfant, il avait été vendu. Esclave, il était devenu l'âme damnée d'un négrier et le bourreau de ses frères.

Pour excuser ce malheureux, on trouverait facilement dans la société civilisée des Européens qui lui ressemblent. Ces petits tyrans de bureau, d'atelier, qui passent leur vie à faire le mal, à maltraiter leurs inférieurs, ne valent certes pas mieux que ce sauvage, hélas !

Nhara connaissait ses montagnes, se fiant à ses souvenirs d'enfance, et croyait être certain de gagner une caverne isolée et inhabitée. Il atteignait, suivi de Panthère l'endroit qu'il cherchait, lorsque là où il pensait n'en rencontrer qu'une il se trouva devant une infinité de grottes dont il ignorait l'existence.

La stupéfaction le clouait sur place.

Panthère se crut trahi, il voulut fuir. Vingt troglodytes saisirent la bride de sa monture, crièrent et menacèrent.

La position était critique, Panthère se voyait perdu. Fuir était impossible, rester était dangereux. Il s'était muni de quelques menus objets pour acquitter les droits de passage. Mais il savait que le nègre est essentiellement conservateur. Telle étoffe qui lui plaît, à laquelle il est habitué, sera toujours préférée à toute autre, cette dernière fût-elle de qualité supérieure, de couleurs plus vives, de dessins plus variés. Le nègre a horreur de l'inconnu.

Panthère fouillait ses sacoches et son imagination pour y trouver de quoi se rendre agréable ; il offrait des perles et autres colifichets, mais ne parvenait point à décider les sauvages qui, tout en prenant ce qui leur était offert, demandaient ce qui pour eux était le sérieux, c'est-à-dire des étoffes.

La situation pouvait tourner au tragique.

Ah ! si Criquet s'était trouvé là, il se serait promptement tiré d'affaire. Rien ne l'embarrassait. Il eût fait le tour de l'Europe sans un sou vaillant, ce qui est autrement scabreux que de voyager en Afrique voire même chez les anthropophages. Mais voilà, Criquet était un blagueur, *un zwanzeur* ; et Panthère était un homme sérieux ; c'est un grand défaut, c'est presque une infirmité. N'est pas blagueur qui veut.

Oui, Criquet serait sorti vite d'embarras. Une bonne farce de son inépuisable répertoire l'eût non seulement délivré des importuns, mais l'eût immédiatement placé très haut dans leur estime.

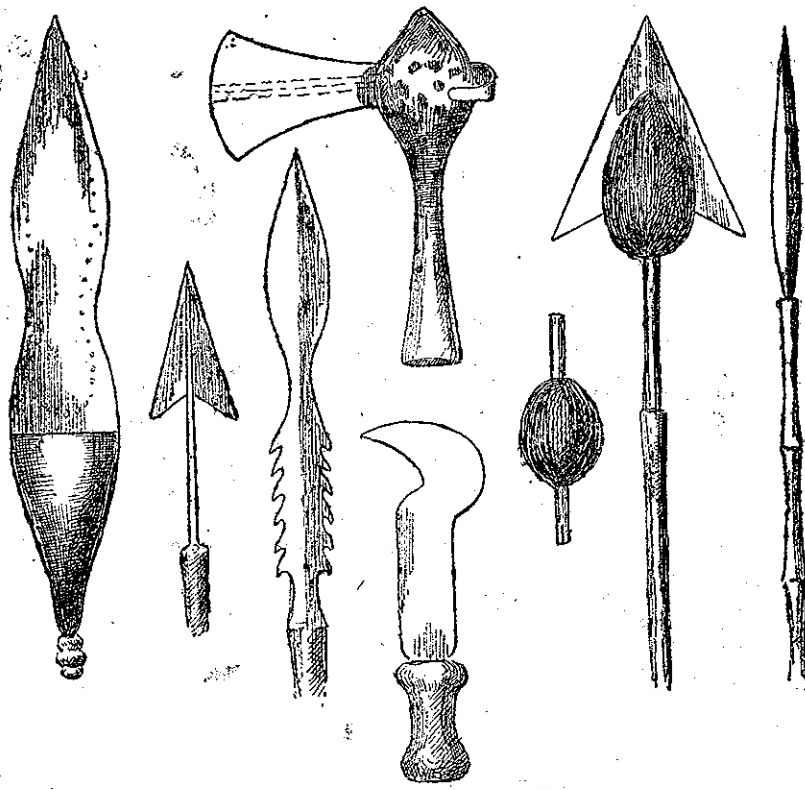
Que l'on n'aille pas croire que nous exagérons à plaisir, que notre Criquet n'est qu'une sorte de Passe-Partout ou de Bouche-Trou ; n'est-il pas l'émule de ce héros qui a traversé « *l'Afrique avec le seul secours d'une lanterne magique ?* »

Notre Criquet n'a-t-il pas un peu de ce que possédait à un si haut degré cet autre héros, « *ce modèle des explorateurs* », dont « *l'esprit veille encore sur* » les « *contrées* » qu'il a pacifiquement conquises. N'a-t-il rien de cet « *Écureuil blanc* » dont les nègres ont pleuré la mort, « *qu'ils prient, qu'ils adorent comme un Dieu,* » non comme un insipide fétiche de bois ou de pierre, mais comme « *un esprit protecteur* » ?

Lorsqu'aux bords du fleuve dans lequel a disparu à jamais le corps du martyr, des tribus entières viennent gémir en implorant le « *génie*

*bienfaisant* », lorsque, plein de conviction, ils crièrent : *Souzou M'Bombé!* « *tes enfants te demandent de la pluie, ils te supplient de veiller sur leurs récoltes menacées par les méchants, de ne plus faire de tremblements de terre,* » ces sauvages ne glorifient-ils pas le jovial jeune homme, le spirituel et intrépide sous-lieutenant, l'homme de cœur, la grande âme dont « *l'engin civilisateur était une boîte à musique?* »

Oh! ne cherchez pas sur la carte du Congo, son nom n'y est point.



ARMES DE L'AFRIQUE CENTRALE.

Il n'y avait pas assez de place pour l'y mettre. Il n'a ni falls, ni ville, ni province, ni empire, mais il a l'immortalité. Sa légende traversera les siècles. Plus tard, il aura sa religion.

Oserions-nous comparer notre Criquet à celui qui, méprisant tous les dangers, allait sans armes, la pipe aux lèvres, conquérir des empires par quelques paroles adroites et spirituelles à ce chef, « *qui ne savait pas gronder* », qui « *jamais, à l'instar de certains chefs*

*d'expédition, ne s'attribua tout le succès des entreprises qu'il dirigeait », qui « jamais ne fut malveillant », qui toujours n'eut recours qu'à son esprit vaste, à ses sciences profondes ? Non, nous ne le ferons pas. Notre plume faiblirait à la tâche.*

On lui a mesuré la terre de sa tombe, il n'y a pas eu de main assez hardie pour attacher son nom aux pays qu'il a découverts. Il est mort. Nous irons nous agenouiller sur les pierres de son humble mausolée et demander à son âme une lueur d'inspiration.

A notre Criquet il ne fallait pas une armée, pas même « *une baignoire* », comme à certain illustre voyageur, pour traverser l'Afrique centrale.

Donc, Panthère était un homme sérieux. Ce fut sa perte.

Il parlementa, expliqua par gestes et par interprète, promit, fit de son mieux et en fin de compte dut descendre de son dromadaire blanc et attendre le bon plaisir de sa majesté noire.

Deux mots d'explication, s'il vous plaît, ce sera très court.

Il n'y a pas au monde de régime plus constitutionnel et surtout plus parlementaire que les gouvernements de noirs. Le roi, malgré toute son autocratie, n'est qu'un premier citoyen dans la nation. Tous sont députés. L'exécuteur des hautes œuvres est le grand chancelier et même le ministre. Aussi les décisions de l'assemblée populaire sont-elles d'une longueur ! d'une longueur ! à ne pas en finir.

Panthère, arrêté par un cercle de guerriers-avocats-députés, dut attendre longtemps la décision à intervenir.

Elle fut : que l'on déciderait le lendemain. Par mesure de précaution le futur prisonnier fut interné dans les souterrains, et son chameau, confisqué... par provision, fut amené en lieu sûr ; mais un accident arriva intempestivement. La bête ne connaissant pas son nouveau conducteur, et celui-ci ne connaissant pas celle-là, ils ne parvinrent pas à s'entendre. L'homme frappa la bête ; elle tourna lentement son grand cou et amena sa tête du côté du bâton, et de sa voix embrouillée dit un long et chevrotant *rrrrr*, qui est sa seule parole.

Ça a l'air bigrement terrible et c'est on ne peut plus inoffensif. Le nègre eut peur, il se sauva. Tous ses camarades firent de même, mais une fois en leur vie ils prirent une décision instantanée.

Le dromadaire fut condamné à mort, pour crime de mauvaises intentions. Et pendant qu'ils y étaient, ils le dépecèrent, le mangèrent et... furent bien attrapés.

La viande du chameau est le plus détestable des rôtis qui oncques rissolèrent.

Nhara, par une inspiration malheureuse, se réclama de sa parenté. Ce fut presque une affaire. Le gros bourgeois qui l'avait jadis vendu prétendit rentrer en possession de son bien. Nhara réclama. Un savant du village lui démontra, loi en main, que tout esclave vendu, reste la propriété éventuelle du vendeur, à savoir : que si le vendu recouvre la liberté autrement que par rachat, il retombe sous la puissance du dernier vendeur ; attendu : que ledit gros bourgeois était notoirement connu comme détenteur et possesseur des père, mère, frères et sœurs dudit Nhara. Vu que le défendeur ne niait pas sa parenté ; considérant : que la famille Nhara ne contestant pas la servitude, il était reconnu pour droit que l'impétrant serait condamné à réintégrer le domicile du susdit gros bourgeois, qui lui pour dernière réplique déclara que, la raison du plus fort étant toujours la meilleure, il se faisait fort de démontrer — aidé de ses camarades — que son ancien esclave était dûment sa propriété.

Panthère, seul dans sa caverne, roulait des yeux terribles. Heureusement pour lui, ces menaçants rayons ne furent aperçus de personne. La nuit vint et avec elle la garde, qui fut de vingt guerriers. Il n'y avait pas d'évasion possible. Il fallait attendre le lendemain.

Nous l'attendrons aussi.

## XXXXV

## UNE APPARITION

Criquet était en faction ; l'heure de le relever était venue. Paul, qui l'allait remplacer, s'était mis silencieusement à ses côtés, puis il lui demanda :

- Que fais-tu là, poète, le nez en l'air ?
- J'étudie les astres.
- Ah ! tu changes ton jeu, tu préfères l'astronomie à la sorcellerie ?
- Au contraire, je prédis le passé, le présent et l'avenir.
- Dis-moi le présent, je te tiendrai quitte du reste.
- Soit. Regardez bien, là, entre ces deux grands arbres qui ont l'air de deux grands candélabres, voyez-vous dans le ciel une grosse étoile rouge ?
- Je ne vois rien.
- Regardez mieux, là, juste à hauteur de la deuxième branche de l'arbre de droite.